

coma

COMA 03

La surface est irrégulière au regard et pourtant uniforme. La poussière collée aux vitres répartie en taches et en halos plus vastes voile la lumière, les feuilles des plantes dans la cour intérieure pendent, des langues fatiguées gorgées d'humide – acier piqué de rouille crépis des lambeaux de surface, le toit de la remise en tôles ondulées recouvert de plaques de mousse – la chlorophylle chargée de toxines est dans cet espace, des immeubles d'habitation le linge aux fenêtres, une fosse la cour intérieure tout au plus dix mètres de large. Du mobilier en osier du plastique de vieux tissus jonchent les petites corniches en béton et les décrochements de façade, parfois pendent aux arbres ou restent sur le sol, jetés des fenêtres. Personne ne vient dans cet espace. Tout y est jeté. Je me réveille très tôt depuis quelques jours, le sommeil léger comme une simple couche de suie sur la conscience, très vite écartée, tous les pigeons semblent se réveiller à cinq heure du matin. Soudain un grand bruit éparpillé et tous s'envolent ensemble. Ils roulent de la gorge puis s'envolent en émettant un petit sifflement au rythme de leurs ailes qui battent, le filet d'air qui s'extirpe de leur graisse dans l'effort, passage étroit, ils disparaissent dans la journée laissant la volière vide jusqu'au soir.

Le bruit de la pluie sur les feuilles, des langues lourdes secouées légèrement, comme un rideau ondulant devant ma fenêtre où je suis vaseux, la tête embuée, des fourmis dans les jambes, je suis couché au fond du

matelas, à même le sol. La cour intérieure, vide, est une cheminée tendue vers le ciel, pleine de silence et de flots. J'entends un rythme régulier. La ville est abandonnée. Sous la pluie c'est une forêt dense. Je parcours du regard le sol en bois de l'endroit où je reste, la poussière et les minons, ce sont des mousses, les branches mortes me protègent. Le son qui résonne sous la pluie, de loin, c'est un tronc creux sur lequel un homme pourrait frapper avec des baguettes de bois. La brume, les feuilles au sol couvertes d'eau et de jus de limace, le tronc est un vieil arbre couché, usé par le temps et les glaires pluvieuses, par la neige, par les saisons qui passent, il s'est en partie vidé de son cœur, tombé en poussière. L'écorce reste seule, la peau d'une momie filandreuse. L'intérieur est creux on s'y couche, c'est un tombeau, on écoute la pluie, le lendemain on se lève. Le son que j'écoute est un appel au fond d'une forêt qui n'existe pas. Je songe à me lever. Je demeure dans la faible lumière restée allumée.

Les guêpes se posent sur les branches où se trouve une colonie de chenille. Elles viennent pondre leurs œufs dans les chenilles. Chaque chenille peut se voir gavée de dix œufs par voie cutanée. Leur système immunitaire est rendu inopérant par la présence d'un virus ami des guêpes qui se répand dans la chenille à partir de l'organe de ponte. La chenille est immunodéficiente. L'éclosion est assurée. Le son de la télévision dans la pièce voisine est un petit souffle vers moi, vers le lit, vers les infatigables forces d'affaissement à l'œuvre en tout